

drait 30 cwt : mais un arpent donnera année commune en re 32 à 36 cwt, donc un arpent suffirait pour engraisser un bœuf comme il faut. Mais pour la nourriture des cochons, des moutons et des vaches à lait la betterave est encore supérieure ; mais il faut la faire cuire pour en tirer le plus grand profit ; pour les porcs on y mêle tous les deux jours, deux gros de tan bien pulvérisé, par cochon, autant de sel ; et la quantité si on hiverne pour tuer le printemps est en automne 10 liv. par jour pendant le premier mois, 11 liv. le deuxième, 12 le 3me, 13 le quatrième et 14 pour le reste. Enfin on peut en fabriquer la potasse ; si on la transplantait et si on se servait à cet effet des tiges. Si quelque bonne femme de ménage voulait savoir comment il faut s'y prendre pour faire du café de la betterave, qu'elle en dise un mot à Mr. BUCHER-BELLEVILLE à St. Charles ; il me le fera savoir, et j'en aurai un plaisir de donner le détail — car je l'ai essayé et je trouve le café bon.

— 00000 —

NOTRE CULTURE.

La détresse qui règne dans quelques parties du pays par suite de la mauvaise récolte des années dernières, a touché jusqu'au fond de l'âme ceux qui en ont été les témoins ou qui en ont entendu le récit. Cette sympathie ne s'est pas manifestée que par des paroles. Des secours ont été présentés à ces malheureuses victimes de la famine par plusieurs, et d'autres leur ont administré des conseils, qui, s'ils sont bons, pourront valoir mieux encore que des secours alimentaires. Comme par état nous sommes donneur d'avis, on ne trouvera peut-être pas mauvais que nous ajoutions les nôtres à ceux qui ont déjà été donnés.

Autant que nous avons pu voir par ce qui a été dit sur les différens journaux périodiques de la province, les moyens qui ont été proposés pour améliorer le sort de nos compatriotes en détresse, ne vont pas à la racine du mal. Le mal se trouve dans notre culture, qui ne convient pas au climat du pays où nous vivons et qui d'ailleurs ne peut que ruiner bien vite le sol. C'est là un fait que personne ne peut nier, ni même révoquer en doute, surtout quant à ce qui regarde la partie inférieure de la province. Il est même certain que la culture du blé est très précaire dans tout le Bas-Canada. Si notre pays produit beaucoup de blé, c'est que nous en semons beaucoup et non parce qu'il y vient bien naturellement. Il y a peu de vieux cultivateurs qui puissent se vanter que cette céréale leur donne, année commune, dix muots pour un et cependant on calcule avec raison que si le blé ne produit pas dans la proportion de dix pour un, il ne couvre pas les frais du cultivateur. Ce faible rapport des terres est dû en partie à la sévérité de notre climat et à l'inconstance de nos saisons et plus encore à notre mauvais mode de culture. Notre savant concitoyen, Mr. W. Evans, auteur d'un traité d'agriculture qui bientôt, nous l'espérons, sera entre les mains de tous les cultivateurs, n'hésite pas à dire que, si les Isles Britanniques étaient cultivées comme l'est le Canada, elles ne donneraient pas en blé de quoi payer la main d'œuvre. « In the British Isles, land cultivated in the manner it is in Canada, would not produce a crop of wheat that would pay the expense of labour. »

Cette différence dans les produits doit être attribuée à notre pratique de semer tous les deux ans du blé sur le même terrain, en laissant *reposer* (comme l'on dit) la terre l'année intermédiaire. Mais les bois, les prairies, les jardins se reposent-ils ? et cependant ne produisent-ils pas sans cesse. Comme pendant cette année de prétendu repos la terre reste découverte, le soleil en enlève une partie des sucs, qui sont bien loin d'ailleurs d'être réparés par un unique labour donné l'automne. La fertilité d'une terre ainsi traitée pourrait peut-être se maintenir à force d'engrais ; mais le petit nombre de bestiaux qu'élevent généralement les cultivateurs de ce pays ne laissent à leur disposition que bien peu de cet engrais nutritif. On ne fait pas assez d'usage de l'autre espèce d'engrais qu'on appelle stimulant, tels que la chaux, le plâtre. On ne connaît pas du tout les autres amendemens, qui d'ailleurs ne sont pas ordinairement praticables ici, à cause de la fertilité de la main-d'œuvre.

Cette pratique de laisser la terre nue après une année ou plusieurs d'ensemencement, pour y faire paître aux bestiaux une herbe rare et stérile, qui vient là par hasard, est ce qu'on appelle *jachère*. Or la ruineuse jachère a été abandonnée par tous ceux à peu près qui se livrent à l'agriculture, excepté par les Canadiens, et cela parce que le sol restant à peu près dépouillé, le soleil en enlève et en altère les sucs, ce qui fait que cette année, qu'on appelle ici année de repos, épuise plus la terre qu'une année d'ensemencement où la terre reste protégée par les plantes qui la couvrent. Elle a été abandonnée encore, parce qu'elle a été trouvée impuissante à nourrir suffisamment les bestiaux, vu qu'elle ne produit qu'une herbe rare et le plus souvent de mauvaise qualité. Une terre qui a été ordinairement semée en trèfle et en mil peut nourrir, année commune, une vache par arpent, tandis qu'une jachère souvent en nourrit une fort mal sur cinq arpens. De là une bien moindre masse d'engrais et l'appauvrissement progressif du sol qui s'en suit ; car par un tel système on ne peut rendre à la terre ce qu'on en retire. La conséquence naturelle et nécessaire en est qu'un sol ainsi traité doit totalement s'épuiser après un espace de temps plus ou moins long. Et qu'on ne dise pas que ce que nous avançons ici n'est qu'une vaine théorie. Plut à Dieu qu'il fût impossible de prouver encore par des faits en ce pays la vérité de ce que nous avançons : mais malheureusement des terres autrefois fertiles dont le rapport est presque nul aujourd'hui ou que pour cause de stérilité on a entièrement cessé de cultiver ne viennent que trop justifier nos avancés. On dit que ces terres sont trop vieilles ; à quel effet elles sont cultivées depuis 50, 100 ou 150 ans. Mais les terres qu'en Europe on cultive depuis 2000 ans et plus sont-elles trop vieilles ? Elles donnent souvent le blé à la proportion de 21 pour un. Celles-ci sont vieilles, mais c'est une robuste et vigoureuse vieillesse. La jeunesse de nos terres s'est épuisée dans les excès ; leurs forces ne s'est pas réparée par de bons soins.

Quel est le remède à ce mal, qui existait en partie encore en Europe il y a 100 ans ? C'est l'assolement avec la formation de prairies artificielles, deux remèdes qu'indiquent la nature et la raison. Comme cet article est déjà assez long, nous n'en parlerons que dans le prochain Numéro.